

LE GRAIN DE FROMENT

I

Pauvre petit grain,
Perdu dans l'aire,
Je crie en vain :
Cachez-moi sous terre.
Pauvre petit grain !

Ma voix expirante
Se perd dans le bruit ;
Vaine est mon attente :
Je suis si petit
Qu'on me voit à peine ;
Ma perte est certaine :
Je suis si petit !

Cherchant sa becquée,
L'aigle fatiguée,
Et ne trouvant rien,
Si du moins l'hirondelle
Au nid qui la rappelle
M'emportait avec elle,
J'aurais fait du bien.

Mais, hélas ! le temps presse...
Hélas ! on me délaisse !
Déjà je durcis,
Déjà je noircis !...

Oh ! pitié... Cachez-moi sous terre !
Pitié ! Ma vie est un mystère.
Je puise dans la mort
Le plus charmant trésor.
Oh ! cachez-moi sous terre !

Vous me verrez !... Aux souffles caressants

Du printemps,
Je balance
En cadence,
Au réveil
Du soleil,
Reflet vermeil,
Tige embaumée,
Robe dorée,
Epis naissants,

Aux beaux jours caressants
Du printemps !...

Perdu dans l'aire,
Pauvre petit grain !
Je crie en vain :
Cachez-moi sous terre.

II

Toujours mort ou mourant,
Toujours aussi donnant,
Multipliant la vie,
Je convie

A l'immolation !
Aimant la mort, j'aime la gloire ;
La mort, c'est la victoire,
La mort, c'est l'avenir glorieux et fécond !...

O mort ! ô ma béatitude !

Tu me fais multitude :
Je remplis le sillon ;
L'épi devient la gerbe,
Et dans le champ superbe,
Gerbe devient moisson !

Je fais du pain, je fais des hommes,
Je peuple les royaumes...
O miracle des cieux !

Le petit grain broyé, CONSACRÉ, fait des dieux !

JEAN DE LA TERRASSE.

UNE

FILLE LAIDE

I

Il est à supposer que le château de Brébion était en 1871 la plus triste demeure de France, tant sa position dans un coin sauvage du Jura le rend d'un abord difficile et d'un aspect sévère.

Planté lourdement sur une masse granitique, qui paraît servir de socle à ses quatre grosses tours, il garde, malgré les siècles, quelque chose de la force imposante du passé.

Naturellement défendu par sa situation, il eut, en outre, des remparts, mais ni fossés, ni ponts-lévis, ni garnison peut-être.

La coutume du pays est de dire qu'un bon arbalétrier suffisait à garder Brébion.

Et de fait, tenter l'escalade de ces rochers nus n'était point un jeu d'enfant, entamer ces murs épais n'était point commode, même aux meilleurs couleuvrines.

C'est pourquoi, sans doute, le châtelain Hector de Brébion, qui fit construire ce nid d'aigle, y mena joyeuse et paisible vie, tandis que ses voisins guerroyaient les uns contre les autres et se dépossédaient de leurs fiefs, suivant le droit du plus fort qui dominait dans les temps barbares.

Mais si la sécurité absolue, la retraite inviolée suffisaient au moyen-âge pour assurer le bonheur d'une famille seigneuriale, peut-être n'en est-il plus de même à notre époque ?

Aussi bien, les assauts n'étant plus à craindre, les spoliations ressortant uniquement du domaine de la justice civile, ce qui faisait la joie des châtelains de jadis devrait faire le désespoir des châtelains actuels.

Isolés sur leur roc, séparés des autres mortels par l'ascension obligatoire d'une montagne aride, rôtis par le soleil rapide et brûlant des étés trop courts, glacés par les longs hivers blancs de neige, battus par les vents froids qui hurlent la nuit sur les hautes cimes jurassiennes,

les habitants de Brébion menaient une existence peu enviable en dépit du grand renom de cette antique famille.

Ces habitants étaient trois femmes, un vieil aumônier et deux serviteurs, qui occupaient le logis encore passable aménagé parmi les ruines colossales du manoir.

En outre, le secrétaire de la marquise de Brébion nichait quelque part, on ne savait au juste où, dans une des tours, la moins démantelée, avec les hiboux et les chauve-souris.

Car il faut bien l'avouer, ce château si imposant, si superbe vu d'en bas, qui forme un décor si grandiose à la vallée de Salins, n'est guère à l'intérieur qu'un amas de murs effondrés que les vigoureuses pousses de lierre-géant ont recouverts de leur végétation luxuriante.

On voit le ciel à travers les tours découronnées ; la pluie tombe sans obstacle dans la salle d'armes qui fut l'orgueil d'Hector de Brébion ; l'herbe croît haute et drue dans les fentes des murailles ; la cour d'honneur est une prairie mal entretenue où pâture en paix Rochette, la vache favorite ; les citernes sont obstruées ; et l'on voyait, fréquemment, le soir, des grenouilles indiscrètes venir croasser familièrement jusque sous les fenêtres de la marquise.

Celle-ci ne s'affectait en rien de cet état de choses, lamentable au point de vue du confort, et désastreux pour l'avenir du château, dont l'effondrement suprême devenait imminent.

Depuis longues années, Mme de Brébion, indifférente aux révolutions, aux événements, aux nécessités de la vie même, avait muré son existence dans l'égoïsme le plus absolu.

Une étrange variété d'égoïsme, du reste. Loin d'exiger pour son usage des soins et des chatte-ries que son grand âge eussent rendus bien légitimes, elle vivait de peu, ne demandait rien, se montrait toujours satisfaite.

A la condition, toutefois, que tout le monde en fit autant autour d'elle, et sans qu'elle y eût à y contribuer.

Toujours vêtue d'un robe de veuve qu'elle ne laissait renouveler, avec de grands "hélas !" que lorsque l'étoffe se refusait impérieusement à un plus long usage ; elle se levait tard, déjeunait d'une tasse de lait, faisait un tour à petits pas sur le versant qui surplombe la ville de Salins, dînait avec une belle pomme de terre cuite sous la cendre et trois noix, faisait sa sieste, dictait quelques pages de ses mémoires, soupait d'un verre d'eau rougie et d'une tartine de beurre et se mettait au lit avec le soleil pour ne point user d'huile inutile. Son grand corps long, sec et grêle supportait à merveille ce régime cénobitique qu'elle imposait à toute sa maison.

Le digne prêtre, qui remplissait à Brébion les fonctions d'aumônier, avait pris chrétiennement son parti de ce jeûne forcé et cette abstinence à peu près perpétuelle, opinant même, dans sa vertueuse candeur, qu'il en devait être reconnaissant.

"C'est une façon de faire pénitence qui n'est guère méritoire, mais infiniment commode pour ma pauvre nature," disait-il parfois à ses élèves.

Celles-ci, Mlles Etienne et Paula de Béringer, étaient à l'âge où le bien-être matériel est une des conditions essentielles d'un développement normal.

L'aînée venait d'atteindre sa vingtième année, la seconde en avait dix-huit.

Peut-être dans d'autres lieux, avec d'autres manières d'organiser leur vie et de renouveler la sève de leur jeunesse, les deux sœurs auraient été bien différentes de ce que la destinée les avait faites.

Etienne, chétive et souffreteuse, l'épaule un peu déviée, le visage pensif, semblait résignée à vivre dans cette atmosphère de privations.

Paula, ardente et résolue, ressemblait assez à l'une de ces pauvres petites caillies que les enfants recueillent dans les champs pour les emprisonner et qui brisent leur tête révoltée contre les barreaux de leur cage.

Peu lui importait de manger du pain dur et des noix sèches ; ce qu'elle désirait follement, c'était la liberté.

A Brébion, la liberté—chose ou mot—était complètement inconnue.

Déjeuner d'une façon sommaire, dîner par à peu près et ne souper absolument pas, paraissait le lot du secrétaire, Aubin Vial.

Il était diaphane, souriait volontiers et ne se plaignait jamais.

Quant aux deux domestiques, Mariette et Thibaut, vieux époux d'humeur désagréable, ils protestaient d'une façon muette et continue contre les ordres dignes d'Harpagon de leur maîtresse.

Mariette était grasse ; Thibaut montrait sur sa face rougeâtre, un nez enluminé des plus compromettants.

Comment le couple s'y prenait-il pour fleurir et rougeoyer en cette terre aride ? C'était le secret de Thibaut, secret que les cabaretiers de Salins, où il opérait de nombreuses descentes, devaient partager avec lui.

L'argent monnayé n'apparaissait guère à Brébion qu'à l'état de curiosité. Quelque chose semblait violemment arraché des entrailles de la marquise quand il lui fallait tirer des profondeurs de ses poches un louis d'or à l'effigie du roi Louis XVI.

Ces déchirements se représentaient chaque trimestre quant il fallait solder les gages des serviteurs—bien médiocres pourtant—fournir de vin blanc la petite sacristie, renouveler quelque objet de ménage, remplacer la provision de papier, de savon et d'huile, et offrir le pain bénit au village.

Hors de ces choses que toute l'industrie possible ne pouvait suppléer, rien ne s'achetait à Brébion.

Chacun devait s'ingénier à pourvoir soi-même, et sans bourse délier, aux nécessités journalières ; il en résultait une émulation à la fois touchante et comique entre les habitants du château.

Les doigts habiles d'Etienne avaient métamorphosés les antiques tentures, détachées de leurs anneaux brisés, en costumes invraisemblables comme tissu, et parfaitement acceptables comme forme.

Paula, chargée des débris vénérables que l'aumônier appelait "sa garde-robe," entretenait les deux seules soutanes du bon prêtre par des miracles d'adresse.

Mariette blanchissait le linge, et les deux sœurs suppléaient à un repassage insuffisant en le parfumant de verveine qu'elles allaient cueillir entre les rochers.

On se chauffait avec les plafonds tombés ; on soutenait les clôtures branlantes avec les poutres hors d'usage ; on utilisait la rigole creusée dans la salle d'armes par les pluies d'hiver pour y semer une cressonnière qu'un chenal soigneusement dirigé entretenait tout bien que mal.

Les pommiers et les noyers abondaient dans le clos ; Rochette avait un lait abondant. Chaque année, elle donnait à ses maîtres une petite génisse qu'on laissait croître jusqu'à l'âge où, abattue par Thibaut et préparée par Mariette, elle venait recevoir, sous la grande cheminée de la cuisine, l'aromatique fumée des génévriers.

Le veau fumé devenait alors le régal des grands jours, l'accessoire essentiel de toute bonne fête.

N'avons-nous pas dit, je crois, que le boucher de Salins ignorait le chemin du château ?

Ces prosaïques détails doivent faire soupçonner le dénûment profond dans lequel la marquise consumait ses derniers jours.

Elle allait avoir soixante-dix-sept ans.

Il y en avait alors cinquante qu'elle était arrivée un soir à Brébion, seule, vêtue de noir, les yeux secs, quoique creusés par les larmes longtemps versées.

Quelle chose de douloureux dans la voix, d'égaré dans le regard, avait frappé le régisseur préposé depuis longtemps déjà à la garde des ruines.

Car Brébion, cinquante ans plus tôt, n'était déjà plus que cela.

La marquise annonça la mort de son mari après une union orageuse et courte, ce qui ne justifiait que trop son attitude à la fois farouche et désolée.

Le marquis avait mangé sa fortune et celle de sa femme dans les bruyants plaisirs d'une cour élégante où sa position militaire lui donnait entrée.

La veuve avait recueilli quelques bribes de sa dot et, les dettes payées, il ne lui restait guère que Brébion qui n'avait plus qu'une valeur historique.

Elle vint s'y confier à la grande surprise de la société salinoise, au grand scandale du régisseur.

Lui, qui se trouvait si mal logé, si haut perché, si tristement perdu dans ces mines, il ne pouvait admettre qu'une jeune femme, encore belle sous son deuil, et libre, vint s'y enfermer volontairement.

Le caprice s'était éternisé.

Mme de Brébion n'était plus descendue de son rocher que pour aller, de loin en loin, toucher à Besançon, les revenus qui l'empêchaient de mourir de misère.

Plus tard, en vieillissant, elle n'accomplissait même plus ce petit voyage, et ce fut un clerc de notaire de Besançon qui vint de temps à autre lui apporter ses arrérages.

Ils étaient bien maigres, sans doute, malgré les années écoulées, car rien ne changea chez la marquise, dont l'austérité plus que monacale ne devait pas se démentir.

Rien ne changea... mais, si vraiment.

Brébion se peupla à la longue. Quand les jambes raidies de la vieille dame ne lui permirent plus d'aller entendre la messe au village, elle obtint de l'archevêque l'autorisation d'avoir un aumônier.

Ce fut même la seule occasion où l'on vit des ouvriers entrer au château. Il fallut déblayer, recouvrir, orner la chapelle. La marquise s'imposa quelques privations de plus et n'hésita pas à rendre au sanctuaire l'éclat modeste qui convient à la maison de Dieu.

Cet aumônier, vieillard pieux et savant, regarda cette position comme une retraite honorable. S'il ne recevait pas d'honoraires, il était entouré de respect ; il trouvait du bien à faire dans les campagnes voisines et s'estimait encore heureux de son sort.

Son bonheur fut complet quand la marquise lui confia l'éducation de deux petites filles, dont elle avait connu la famille autrefois, et dont les parents, dépouillés par de malheureuses spéculations, venaient de mourir sans leur laisser la moindre fortune.

Celle de la marquise rendait une adoption doublement méritoire. Elle y fut amenée, non sans hésitation toutefois, par le souvenir de pertes considérables que les folies du défunt marquis de Brébion avaient entraînées dans la famille de Béringer.

Son mari et le grand-père des petites orphelines avaient été liés nombre d'années de cette façon solide, quoique imprudente, qui implique la bourse commune et les coups d'épée donnés ou reçus par procuration.

La marquise se crut-elle solidaire à quelque degré des pertes infligées aux de Béringer par les prodigalités des deux camarades ?... Toujours est-il que deux filles, qui riaient insouciantement dans leurs robes noires, furent apportées à Brébion dont elles devinrent la grâce et la gaieté.

Mariette et Thibaut avaient remplacé le régisseur, décédé de vieillesse.

Aubin Vial, lui, y était à peu près tombé du ciel.

II

Un soir, on entendit un bruit singulier dans la *Tour-maîtresse*, ainsi nommée de la façon menaçante dont elle surplombait la vallée.

C'était bien pire que le vol de toute une nichée de hiboux ; il s'y mêlait même des gémissements confus.

Et les pierres dégringolaient du sommet de la tour jusqu'au bas de la montagne.

Thibaut dressa l'oreille et Mariette alluma son falot.

"Il faut aller voir," dit-elle.

Son mari partait déjà.

Les enfants, qui faisaient leur prière du soir, avaient aussi entendu quelque chose, comme un éboulement ; mais les éboulements n'étaient point rares dans les ruines.

Seulement, Etienne aperçut le falot de Mariette qui traversait la cour. Un falot !... cela était si insolite que Paula n'y put tenir.

Elle courut dans l'ombre, aussi vite que le lui permit sa connaissance des lieux, et arriva, derrière les domestiques, dans la tour.

Etienne la suivait plus lentement.

Au milieu de l'espace circulaire, qui formait autrefois le rez-de-chaussée de la tour, se débattait quelque chose de bizarre, blanchi de plâtras, empêtré de lianes, couvert d'une poussière séculaire qui s'envolait en nuée.

Était-ce un animal ? Était-ce une créature humaine ? Evidemment, cet être, quel qu'il fût, avait roulé du haut de la tour en s'accrochant aux pierres qui avaient cédé sous ses poids.

Dans ces vieux murs branlants, le moindre choc provoquait des chutes de ce genre.

Mais comment admettre qu'un être vivant se hisserait au sommet de la *Tour-maîtresse* ?

Thibaut écarta les pierres, tira les lianes, secoua l'objet, et se trouva, à sa grande surprise, en face d'un adolescent blême et couvert de sang.

Le malheureux s'était blessé à la tête en tombant, et ses mains écorchées jusqu'au vif sur les pierres aiguës n'avaient pu le préserver.

Le premier instant de surprise passé, le mari et la femme se consultèrent. Que faire de cet inconnu ?

Les enfants, qu'on ne songeait point à interroger, intervinrent.

Etienne déclara qu'il fallait le soigner d'abord ; Paula offrit son petit lit.

Mariette, qui était sensible, comme toutes les femmes qui ont été mères, en face des souffrances de l'enfance, trouva que les chères fillettes avaient raison.

On transporta le blessé sur le lit de la bonne femme, et toute la nuit les soins les plus attentifs lui furent prodigués.

Le lendemain, Thibaut ramena le médecin de la ville ; car la marquise, prise aussi de pitié quand on lui conta l'aventure, l'envoya bien vite quêrir.

Le Dr. Barbet tâta les membres du blessé et ne constata aucune lésion grave, malgré la hauteur de cette épouvantable chute.

Tout autre que le petit inconnu se fut tué sur le coup.

Son cerveau seul paraissait avoir souffert, quoique la blessure du front n'offrit aucune profondeur dangereuse.

L'œil restait fixe, la parole embarrassée, les idées absentes.

Il fallut plusieurs jours et beaucoup de patience pour recueillir de sa bouche les détails sommaires de sa courte existence.

Il s'appelait Aubin Vial ; il avait été élevé aux Enfants-Trouvés de Besançon. A seize ans, on l'avait placé comme expéditionnaire dans une étude d'avoué pour utiliser son instruction qui était fort au-dessus de la moyenne ; une fièvre typhoïde lui avait fait perdre cette position en détruisant une partie de ses facultés intellectuelles, particulièrement la mémoire ; une extrême faiblesse le rendait en outre impropre au travail manuel. Il devint un objet de commiseration pour les uns, de moquerie pour les autres.

Ses anciens protecteurs, qui ne l'avaient point perdu de vue depuis sa sortie de l'administration, l'envoyèrent à la campagne chez des cultivateurs avides, où le convalescent ne reçut ni les soins ni les ménagements qu'on leur avait demandés pour lui. Il en reçut même les traitements les plus durs et les plus immérités.

Il s'en était enfui, sans réfléchir, sans comprendre que, s'en aller ainsi comme un coupable, c'était donner des armes contre lui.

Les paysans inquiets prirent l'avance en se plaignant à l'administration des hospices de leur prétégé, dont le départ devait cacher quelque méfait. Assez clairement même, ils osèrent le laisser entendre.

Quand Aubin Vial se présenta, un peu confus, malgré l'obscurcissement de son intelligence, au directeur des Enfants-Trouvés resté son bienfaiteur, il en reçut un accueil froid et en conçut un chagrin si vif que, dès cet instant, sa résolution fut prise.

Renvoyé chez ses premiers maîtres, après une sévère admonestation, il ne s'y rendit pas et se jeta follement dans la campagne sans un centime, sans un ami, sans un conseil.

Ce n'était point amour du vagabondage, certes. C'était désespoir d'avoir demérité, de se sentir incapable de travail, de ne pouvoir reconquérir son intelligence ébranlée.

Il alla, il alla toujours devant lui, au hasard, sans rien demander, tombant de fatigue, inspirant la pitié par son aspect et recevant parfois une aumône dont l'amertume lui était adoucie par l'impérieuse nécessité de la faim.

De ce que les paysans l'avaient maltraité, de